

17 mars 2019
dimanche Reminescere
Jean 3, 14-21

« Voici comment Dieu prouve son amour envers nous : le Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs » Romains 5, 8
Psaume 25, 1-9 – Ésaïe 5, 1-7 – Romains 5, 1-11

Lorsque Jésus s'entretient avec ce personnage important dans la hiérarchie religieuse de son temps qu'est Nicodème, il n'a pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour être parfaitement compris.

Ainsi il peut facilement utiliser cette image de Moïse élevant un serpent dans le désert car son interlocuteur, connaisseur de la culture hébraïque millénaire, sait parfaitement de quoi il s'agit. Nicodème peut saisir le sens de l'analogie que propose Jésus lorsqu'il fait ce parallèle entre le serpent élevé par Moïse et le fait que le Fils de Dieu doive lui aussi être élevé. Lorsque Jean compose son évangile plusieurs décennies après la mort de ce Jésus dont il nous raconte les faits marquants de la vie, il s'adresse lui aussi à des juifs, fins connaisseurs de leur propre tradition. N'oublions en effet jamais que les premiers « chrétiens » étaient juifs ! Surtout dans cette communauté assez particulière réunie autour de cet évangéliste lui aussi très particulier.

En effet, Jean, à l'inverse des autres évangélistes, suit un plan chronologique très différent. Alors que chez Matthieu, Marc et Luc, Jésus passe l'essentiel de sa vie dans la campagne et ne vient à Jérusalem que pour y mourir, Jean fait monter Jésus à Jérusalem dès

le début de l'évangile, dès après avoir réuni ses premiers disciples et fait son premier miracle à Cana. Vous remarquerez également que Jésus fait son entrée à Jérusalem en chassant déjà les marchands du temple.

Ces bouleversements dans l'ordre chronologique ont une intention dans l'esprit de Jean. Il s'agit dès son introduction de montrer Jésus comme étant la réalisation du plan divin, prévu par lui de toute éternité, bien avant la fondation du monde. Alors que les autres évangélistes dévoilent petit à petit le caractère messianique de Jésus, Jean le qualifie tout de suite de « *Fils de Dieu* », car il est bien clair dans ce dialogue de Jésus avec Nicodème que Jésus se désigne lui-même par ce terme. Ce qui sera chez les autres évangélistes l'une des causes de son arrestation et de sa condamnation, à savoir le fait de se comparer à Dieu, sacrilège suprême pour les juifs d'hier comme d'aujourd'hui, est ici revendiqué. On passe d'une logique de dénonciation à une logique d'attestation.

Cet entretien privé entre ces deux maîtres est sans témoin bien évidemment. Il nous est dit que Nicodème vint « de nuit » (Jn 3,1) car il serait trop risqué pour un « chef des juifs » de s'afficher avec ce jeune nouveau prophète qui tient des discours aussi peu conventionnels. Il serait accusé lui aussi de trahison ou, à tout le moins, de cautionner le blasphème. Jean va donc reconstituer l'entretien de manière à servir sa propre lecture de la vie, des paroles, des faits et gestes de Jésus.

Vous l'avez entendu, Jean compare Jésus à la « *lumière venue dans le monde* » (3, 19). Cette comparaison résonne évidemment avec le prologue de l'évangile où Jean comparait Jésus, déjà à « *la lumière des hommes* » (1, 4) mais à rien de moins qu'à la vie et même à la parole de Dieu elle-même. Ce que Jean tient à faire comprendre à ses

lecteurs et à nous par la même occasion, c'est que le ministère de Jésus n'était pas caché, n'était pas mystérieux, ce qui aurait pu expliquer que ses contemporains ne l'auraient pas compris.

En réalité, nous dit Jean, ce qu'était Jésus, ce qu'il était venu accomplir et quelle devait être sa destinée était connu de tous. Ils n'ont donc pas d'excuses, aucune justification, ceux des contemporains, c'est-à-dire ceux des juifs du temps de Jean de ne l'avoir pas reconnu. Connaissant leur histoire, connaissant les textes annonçant la venue du Fils de l'Homme tel qu'annoncé par la loi et les prophètes, ils avaient tous les éléments pour le reconnaître. C'est donc pour Jean le signe de leur entêtement, le signe d'un refus délibéré d'accepter le message et de croire en celui qu'ils auraient dû reconnaître.

Le caractère polémique de ce texte dans le contexte de la naissance des premières communautés chrétiennes issues des synagogues est évident. L'évangile de Jean est d'ailleurs sans aucun doute le plus polémique des quatre, comme l'était Jean lui-même d'ailleurs. Ce dernier polémique contre les juifs mais aussi contre les Églises fondées par Paul, composées elles beaucoup plus de grecs, parfois convertis au judaïsme mais tous pétris de culture grecque plus que de l'histoire hébraïque.

C'est ici qu'apparaît la difficulté de ce texte. En effet, cet entretien était jusque-là facile à comprendre. On pourrait le résumer de la façon suivante : « *la vraie façon de croire en Dieu et de le servir vient de se manifester mais les hommes naturellement mauvais se sont obstinés dans l'ancienne religion* ». Il y a d'un côté les bons, ceux qui suivent Jésus et de l'autre côté les mauvais, ceux qui ne le suivent pas. Voilà un raisonnement simple, satisfaisant pour nos esprits habitués à diviser le monde et à jouer de séparations. Mais, et c'est là qu'est la

difficulté, que vient faire dans cette histoire, ce serpent élevé par Moïse ?

Certainement que l'un ou l'autre parmi nous ce matin sait de quoi il s'agit. Mais il y a fort à parier que la plupart, et il n'y a là aucune honte à avoir, en entendant parler de « serpent » pensent plutôt au tentateur dans le récit du jardin perdu, voire font le parallèle avec le diable, souvent représenté comme un « serpent ». Il faudrait donc, si on comprend bien, comparer Jésus qui sera élevé sur la croix au diable que Moïse élève dans le désert. Faire une analogie entre Jésus et le diable peut, à juste titre, nous plonger dans des abîmes de perplexité.

La difficulté, celle qui est la nôtre aujourd'hui, mais aussi, très rapidement des lecteurs de l'évangile, c'est que nous ne maîtrisons plus les codes littéraires de la Bible. Le vocabulaire biblique lui-même nous est souvent devenu aussi indéchiffrable que s'il était écrit en chinois. C'est normal, me direz-vous, c'est de l'hébreu !

La Bible hébraïque et, avec elle le Nouveau Testament, fait appel à des catégories existentielles qui lui sont propres. Nous croyons les comprendre parce que notre propre histoire, l'histoire de l'Église, a été forgée avec ces concepts de rédemption, de salut, de jugement, de bien et de mal qui traversent le récit biblique et plus particulièrement cet entretien entre Jésus et Nicodème. Mais avons-nous les idées claires sur ce que nous appelons « *rédemption* » ? Qu'est-ce pour nous que le « *salut* » ? Avons-nous une idée claire de cet « *amour de Dieu (qui) a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* » ? Pourtant nous continuons à périr, nous qui, en Église, professons la foi en Jésus-Christ. Et qui d'entre nous est vraiment sûr de cette vie éternelle ?

Contrairement aux juifs et aux premiers lecteurs de Jean, nous sommes souvent adeptes d'une lecture littérale. On nous parle de « lumière qui vient dans le monde », nous attendons donc une « lumière », c'est-à-dire une évidence, une vérité si évidente qu'elle doit s'imposer à tous et faire fuir l'incroyance. Nous qui aimons les choses bien ordonnées et bien claires, nous entendons cette lumière comme la certitude à laquelle chacun doit adhérer sous peine de rester dans les ténèbres de l'ignorance et de l'incroyance.

Nous n'entendons plus le sens spirituel de la lumière, au sens d'illumination de nos consciences dans le secret de nos cœurs et dans la vérité de nos âmes. La « lumière » dont parle Jean ne doit pas être confondue avec la Vérité majuscule qui s'opposerait à l'Erreur tout aussi majuscule. Cette lumière dans les ténèbres, celle qui prétend à l'absolu de la vérité, qu'ils détiendraient de fait et qui autoriserait toutes les exactions, tous les abus des religions autoritaires, ce sont justement les fanatiques qui les recherchent. Ces extrémistes religieux de toute confessions et de toutes religions qui aiment tant à classer l'humanité en blocs distincts, entre les « purs » et les « impurs », les « bons et les mauvais », les « sauvés » et les « réprouvés », sont aussi ceux dont le but est tellement bon, sauver l'humanité ou éradiquer le mal, que tout ce qui peut y servir leur semble légitime.

C'est ainsi que certains religieux considèrent légitime de tuer, de torturer et de martyriser au nom de leur foi. Et nous-mêmes chrétiens, protestants, ne sommes pas innocents dans l'affaire. Mais nos erreurs historiques ne peuvent excuser les erreurs contemporaines. Gardons-nous toujours de lire l'évangile comme un acte d'accusation du monde ou à l'inverse comme un certificat de bonne croyance de l'Église !

Nicodème lui savait de quoi il s'agissait avec cette histoire de serpent

élevé par Moïse : le peuple dans le désert traversait un endroit infesté de serpents mortels. Dieu dit à Moïse de suspendre sur un bâton un serpent de bronze, promettant que tous ceux qui regarderaient le bâton seraient guéris. Vous trouverez ce récit dans le livre des Nombres au chapitre 21 (4-9). Vous constaterez que ce qui est en jeu, c'est la repentance. Les ISRAELITES dans le désert comprennent les serpents mortels comme une punition et ce n'est pas le simple fait de contempler le serpent de bronze qui guérit mais le fait de revenir à Dieu. C'est cela qui compte et non pas l'idolâtrie qui consisterait à contempler un serpent de bronze tendu sur une perche.

Nicodème faisait parfaitement la différence entre la superstition religieuse et la nécessaire repentance intime et personnelle, comprise non pas seulement comme une promesse négative de ne plus faire le mal mais aussi comme un retour à la confiance. Et lorsque Jésus lui en parle il comprend « *la vérité n'est pas en dehors de toi mais elle est tout entière dans la confiance que tu mettras en Dieu pour bien comprendre ce qui va arriver* ». Jésus peut alors développer l'intention divine qui n'est pas de juger, condamner et détruire le monde mais au contraire de le sauver. Nicodème comprend alors que le Dieu dont parle Jésus n'est pas dans la détestation et le rejet du monde mais au contraire dans cette attitude de double mouvement : à la fois aimer le monde dans tout ce qu'il a de beau, de juste, dans tout ce qu'il a d'humanité et en même temps refuser ce qui en fait la laideur, l'injustice, toutes les formes de barbarie et d'exploitation.

Contrairement à nous, Nicodème entendait parfaitement le côté subversif du discours de Jésus et Jean également. Pour ce dernier la crucifixion, scandaleuse pour les esprits religieux, est entièrement dans le projet initial de Dieu et Jésus en était conscient. Il ne pouvait en être autrement parce que Jésus, pour être un signe pour l'humanité

de tous les siècles, et pas seulement pour ses contemporains, devait aller au bout de cet amour inconditionnel de Dieu pour toute l'humanité.

Une dernière métaphore si vous le permettez, pensons à cet amour de Dieu chaque fois que nous voyons le serpent de bronze dans chacune de nos rues ou sur les plaques de nos médecins. Le caducée médical est en effet directement inspiré de cet art de guérir le malade en s'attaquant à la fois aux causes et aux symptômes du mal et en ayant une idée approximative de la bonne santé.

Une métaphore est toujours à prendre avec précaution mais celle-ci me semble pertinente dans la mesure où nous savons tous ce qu'est un *bon* médecin, un *bon* pharmacien, un *bon* infirmier, un *bon* aide-soignant : c'est celui qui s'oublie pour prendre soin du patient tel qu'il est. Voilà bien aussi comment se présente le Christ, celui qui doit être élevé, qui veut prendre soin de chacun d'entre nous et veut que nous prenions soin les uns des autres, non seulement de notre communauté mais aussi du monde qu'il nous a donné car nous n'en avons pas d'autre.

Roland Kauffmann, pasteur à Mulhouse, Saint-Etienne Réunion